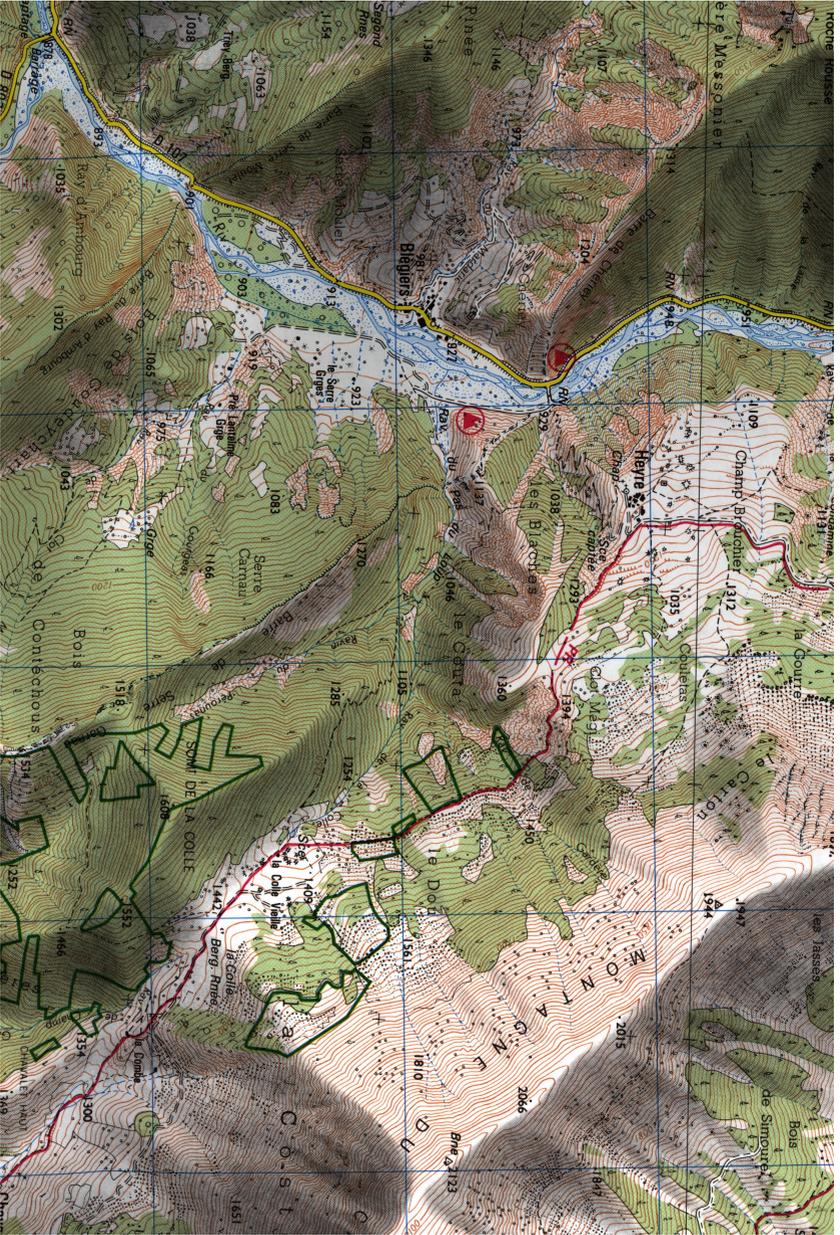


Récurrance

C'ÉLA AVAIT COMMENCÉ COMME TANT D'AUTRES FOIS : son auto suivait la petite route qui monte vers Prads, au long du cours de la Bléone^a. Il avait laissé sur sa droite le pont de métal peint de gris qui mène à Chanolles. Puis, peu après le hameau de Blégiers, son église et ses quatre ou cinq maisons, au niveau du ravin du Pas du loup, il avait rangé l'auto sur le bas côté de la route, traversé la rivière sur une passerelle de bois, et commencé le trajet tant de fois suivi, au long de la combe. Deux lacets, et le village, où, chose curieuse, il ne rencontrait jamais personne, les gens devant être aux champs, aux coupes, ou à la garde des troupeaux.

Le silence partout, ainsi que d'habitude. Comme si les murs gris des maisons n'étaient que des façades aveugles derrière lesquelles aucune vie réelle ne pouvait ou ne devait se manifester ; comme si ces maisons n'étaient destinées qu'à imposer à l'étranger un passage obligatoire entre elles, dans cette rue seulement, et nulle part ailleurs. Il éprouvait chaque fois cette bizarre impression d'une sorte de couloir initiatique où l'on se verrait contraint de progresser sans s'arrêter, parce que rien ne suggérerait la halte ; même pas la fontaine qui d'ordinaire fait le centre vivant de tout hameau et affirme sa présence par le petit bout de chanson qu'elle se murmure. Mais là, sur sa gauche, seulement une vasque de pierre vide et desséchée où il n'avait jamais vu couler

a. Voir la carte page 2.



Extrait de la carte de l'I.G.N. au 1 : 25 000 N° 3440 ET.

le moindre filet d'eau. Au dessus, un masque indéchiffrable, tant il était usé et rongé, avait dû jadis — mais quand ? — serrer dans sa bouche un tuyau de fer, comme le laissaient supposer quelques traces de rouille à la commissure des lèvres. Étrange abandon, puisque l'eau se trouvait à faible distance en remontant la combe, il le savait.

Au bout du village, il avait laissé sur sa gauche la minuscule église, longé le mur gris du cimetière, d'une étendue disproportionnée au petit nombre des maisons, et débouché dans une large combe. Le sentier herbu la remontait un long moment, tout près du ruisseau qui paressait. Au fur et à mesure, l'espace s'élargissait ; il faisait beau et chaud. Tout ce vert plaisait aux yeux, après le gris du village. Il n'y avait qu'à suivre tranquillement le fond de la combe qui remontait en pente douce, bien dégagé, sur une centaine de mètres de large, peut-être, car les arbres n'avaient pris pied qu'au bas de la pente, des deux côtés de la vallée.

Bientôt, on arrivait à la cabane, placée au bord du ruisseau. Cabane ? Difficile de donner un nom à cette construction bizarre qui tenait du hangar, du refuge, de l'abri forestier. Une longue bicoque, avec une porte ballante à chaque extrémité ; une seule pièce, bien éclairée de plusieurs fenêtres latérales aux vitres intactes. D'ailleurs à l'abandon, mais sans plus : elle n'avait pas été fracturée et pillée comme tant d'autres en montagne. Pas de poêle noir à trois pieds, pas de batterie de cuisine plus ou moins fragmentaire, sans doute, mais plusieurs lits de fer, garnis de matelas curieusement propres. Avait-elle servi ou servait-elle encore à des bûcherons travaillant dans une coupe ? Possible, mais en tout cas il n'en avait jamais rencontrés là. L'état des lieux carrément anonymes ne traduisait ni présence ni absence. Peut-être viendrait-il un jour y coucher pour être à pied d'œuvre. Chaque fois qu'il passait là, le projet se formait vaguement dans son esprit, mais il n'y donnait jamais suite.

Peut-être parce que cette cabane, par son indifférence absolue à tout visiteur, lui inspirait une secrète répulsion, au contraire de ces refuges de montagne qui semblent accueillir avec plaisir une présence humaine, comme s'ils y trouvaient alors un sens chaleureux.

Il en était donc sorti, suivant toujours le sentier, tandis que le fond de la combe devenait progressivement plus raide, jusqu'au moment où elle s'arrêtait net devant une petite cascade venue d'une barre rocheuse dont on apercevait l'échancrure, une trentaine de mètres plus haut. Là, le sentier s'infléchissait docilement vers la droite, suivait une vire herbue pour franchir de biais cette barre, puis une autre, et encore une autre. Grim pant finalement de flanc dans un bois de sapins très foncés, presque noirs. Un de ces sentiers tracés par les Eaux et forêts, selon une pente régulière et si astucieusement calculée qu'il semblait filer de lui-même sous les pieds. Le pas s'y régularisait et l'on gagnait de la hauteur sans y penser, sans fatigue. Bien différent de ces sentes de Chartreuse au profil irrégulier, avec des paliers, puis des raidillons si rudes qu'il était impossible d'y conserver un rythme de marche et de respiration.

Au bout d'un long moment, on parvenait sur un petit plateau où s'ouvrait une clairière, caillouteuse et d'herbe plus rare. De hauts sapins formaient une sorte de demi-cercle, tandis qu'à gauche le sentier suivait le bord du plateau, marqué par un muret, mi-naturel, mi rehaussé de blocs entassés, peut-être pour fermer un enclos pour quelque troupeau. Il aimait s'arrêter là un instant, dans le vent qui soufflait librement, à présent, et monter sur le muret pour mieux voir la vue, désormais élargie. Un de ces endroits que les cartes qualifient de point de vue, et signalent par un point rouge ou bleu d'où divergent trois rayons. Lieu paisible, s'il en fût ; et pourtant, cette fois comme les précédentes, il avait éprouvé la sensation obscure et forte que quelque chose l'attendait là ;

de quelle sorte, il l'ignorait. Menace ou promesse, comment le savoir ? Sans doute le moment n'était-il pas encore venu.

Intrigué plutôt qu'inquiet, il avait repris sa progression, bientôt sorti de la forêt, montant au long de la croupe herbeuse et raide qui allait le conduire à la zone des rochers. Rien d'une paroi, mais un étonnant chaos de blocs de grès piquetés d'une petite mousse couleur saumon. On avait beau lever la tête, impossible d'apercevoir le sommet, et l'itinéraire était rien moins qu'évident. Une escalade facile, mais essoufflante, où il avait fini par s'égarer complètement dans cet empilage de rochers de plus en plus énormes. Il s'était arrêté, hésitant, comme toutes les autres fois, saisi par la familière sensation d'irréel : une telle formation ne pouvait pas exister. Et comme toutes les autres fois, une buée dissolvante avait anéanti les contours des blocs, et il s'était réveillé.

Le rêve n'allait jamais plus loin et le laissait, comme toujours, un peu soulagé, étonné, et surtout perplexe. Non pas troublé ou bouleversé, ainsi qu'à la suite d'un cauchemar où la joie de la libération prime sur les autres sensations. Mais perplexe : oui, c'était bien le mot. Combien de fois avait-il fait ce rêve ? Difficile à dire, mais bien certainement à des dizaines de reprises. Et avec une précision telle qu'il aurait pu dessiner avec exactitude le village, le sentier au long de la combe, la cabane aux lits de fer, la combe et la clairière avec son muret de pierres. Fort bien : mais l'ennui était que rien de tout cela n'existait en réalité ; sur la rive gauche de la Bléone, entre la vallée de la Chanolette et celle de l'Aube^a qui mène à Tercier et Faillefeu, il n'y avait aucune autre ouverture dans la montagne. Le ravin du Pas du loup s'arrêtait net au bout d'une centaine de mètres, pas plus. Pas de pont, pas de chemin, pas de village ni de cimetière. Rien que le flanc schisteux de la montagne de Carton, sur laquelle n'avait jamais sailli le moindre bloc de grès. Inutile de vérifier sur la carte,

a. L'Aune.

il connaissait tous ces lieux par cœur, les ayant maintes fois parcourus. Donc le pays de ce rêve n'existait pas : ni là, ni dans ce massif, ni dans nul autre. Sa mémoire ne lui fournissait aucun des détails si précis que le sommeil lui apportait certaines nuits^a.

Un rêve récurrent, donc. Le phénomène n'était pas tellement extraordinaire, après tout. D'ailleurs, il y en avait d'autres qui se manifestaient pour lui, à intervalles réguliers : cette pièce supplémentaire qu'il découvrait dans un appartement autrefois occupé, qui s'ouvrait derrière la cloison de la cuisine, froide, mais bien éclairée de deux fenêtres, puisqu'elle était située à un angle de l'immeuble, et dont il s'étonnait de n'avoir pas songé à l'occuper. Bien entendu, dans la réalité, l'appartement ne comportait aucune chambre secrète. Et cet autre rêve encore, où, au dernier étage d'une villa, un léger escalier de fer montait sous une coupole, avec une trappe pour déboucher sur le toit. Il passait la tête par l'ouverture, découvrait un haut mur qui formait la clôture du jardin, et se réveillait inmanquablement à cet instant, sans en savoir plus.

Là aussi, il savait fort bien que cette villa n'existait pas en réalité. Pourtant le rêve de la montée dans la vallée s'imposait comme d'une classe à part, vu sa longueur, sa précision, son intensité et sa fréquence plus grandes. Mais ces réflexions n'aboutissaient qu'à une impasse : « Ce qui touche au rêve présente toujours un caractère étrange. Quand on a doctement affirmé qu'il y avait là message de l'inconscient, au moment où les barrières de la raison raisonnante s'abaissent, on

a. En fait, l'examen de la carte montre bien une passerelle sur la Bléone en amont de Blégiers, un chemin qui monte sur la rive gauche et arrive au hameau de Heyre, avec une chapelle et un cimetière à l'écart. Quant au ravin du Pas du loup, il se divise plus haut en deux autres ravins et s'allonge au total sur environ trois kilomètres. Mais le reste n'existe pas, c'est vrai.

a peut-être affirmé, pas démontré. D'abord parce que la raison n'est pas absente du rêve où elle intervient fréquemment pour freiner, juger, condamner, parfois même tenter de diriger. Ensuite, parce qu'en admettant que ce soit l'inconscient qui s'exprime dans les songes, on n'en est pas plus avancé. Il serait beaucoup plus intéressant de savoir pourquoi et comment il s'exprime de telle ou telle façon. Les lamentables interprétations de Freud qui découvre partout des symboles sexuels ne sont que postulats gratuits et minables. Et pour en revenir à mon cas personnel, de quel côté chercher ? J'ai lu, comme tout le monde, le récit des rêves de Nerval dans *Aurélia*, de Huysmans dans *À veau l'eau*, de Breton dans *Clair de terre* ; et Wells dans *Twelve stories and a dream*, et *The policeman day* de Kipling ; et bien d'autres. Chaque fois le cas est différent — et différent surtout du mien. J'accepte le phénomène de la récurrence, puisqu'il existe, et chez pas mal de gens. Je ne me l'explique pas plus que celui de la paramnésie, dans l'activité éveillée. Mais ce caractère d'obstination me surprend, et son contenu apparemment si dénué de sens qu'il en devient énigmatique. Ma promenade rêvée suit son cours en des lieux imaginaires, et en même temps située à un point précis d'un massif réel. Puisque je ne puis les retrouver là, il est évident que je ne saurais les rencontrer ailleurs, puisqu'ils ne sont pas ailleurs que là.

Voilà une belle aporie, mon petit psychologue, dont tu ne sortiras pas. Et je suis parvenu à une autre constatation : ce rêve diffère de tous les autres par un point particulier : l'univers habituel du rêve est peuplé, souvent jusqu'au grouillement, sans parler d'un bestiaire varié. On y rencontre une foule de gens, souvent même le rêveur y revêt une multipersonnalité. Tandis qu'à partir de l'instant où je traverse la Bléone sur un pont de bois (inexistant dans la réalité), jusqu'au moment où je me perds dans le chaos de grès, personne, pas un seul être vivant, la solitude absolue. Allez savoir pour-

quoi... »

Ainsi se posait-il maintes questions sans réponses ; intéressé par ces problèmes, mais sans anxiété : il ne croyait pas aux rêves prémonitoires. Et d'ailleurs, qu'est-ce que celui-là aurait bien pu annoncer ? Quant à la solitude qui y régnait, n'était-elle pas déjà sa compagne habituelle dans la vie de tous les jours ? Solitude morale, c'est vrai, plus que physique : comme chacun, il vivait dans la société, dans une ville, et son métier le mettait en contact avec les spécimens habituels de l'humanité. En contact, sans plus, pas plus loin. Il attendait une rencontre, mais laquelle ?

« Je suis né sous l'étoile de la tristesse, et d'autant plus profonde qu'elle est sans cause bien apparente :

C'est bien la pire peine
De ne savoir pourquoi
Sans amour et sans haine
Ce cœur a tant de peine. ^a

J'ai un métier, pas très passionnant, pas trop ennuyeux, qui me rapporte une quantité décente d'argent ; un appartement correct, une auto presque neuve. Je peux, dans mes congés, voyager ou me promener à peu près à ma guise. Evidemment, je ne suis plus un jeune homme, mais un quadragénaire, et mes cheveux commencent à manifester des symptômes de fuite. Mais quelle importance ? Et si ces rêves sont d'auto-punition, de quoi mon inconscient prétend-il me châtier ? De ma tristesse dont je ne suis pas responsable ?

*Malhaya el hombre, malhaya,
Que noce con negro sino !
Malhaya quien naca yunque
En vez de nacer martillo !*

comme chante le chœur des forgerons dans la *Vida breve*, de Manuel de Falla. Mais de quoi te plains-tu ? de n'être pas

a. *Il pleure dans mon cœur*. Paul Verlaine, Romances sans paroles.

heureux, alors que tu n'est pas malheureux ? d'être contraint d'employer des expressions négatives dans l'impossibilité d'en trouver de positives ? Continue donc à te promener seul dans ton rêve, comme tu le fais d'ailleurs dans la réalité. Ce n'est pas terrible, ni dans un cas ni dans l'autre. Et console-toi à ta petite façon, avec ta philosophie de quatre sous. »

L'ennui, c'est que cette philosophie ne le consolait guère : toujours ce sentiment à la fois vague et profond d'être à la recherche infructueuse de quelque chose qu'il fallait trouver. D'autres semblaient y être parvenus. Pas lui. Ceux qui disaient avoir rencontré Dieu le laissaient peu convaincu. Pour trouver Dieu, encore fallait-il le chercher, pensait-il, et cette quête ne le tentait guère. Ni pour ni contre franchement, il préférait laisser ce problème dans le brouillard, se répétant qu'il n'avait pas la tête métaphysique et qu'il valait mieux ne pas troubler l'équilibre relatif de son âme, dû surtout à une indifférence précautionneusement entretenue. L'âme sœur ? Il n'était plus assez jeune pour y croire : à ses yeux, cela n'existait pas. Au mieux, une illusion, faite de naïveté ou d'auto-persuasion. Aimer, ou faire semblant, ne devait pas être trop difficile, mais être aimé touchait à l'impossibilité ; en tout cas, cela ne lui était jamais arrivé. Il y avait des gens qui se lançaient à cœur et à corps perdu dans une tentative de réaliser leur idéal, qu'il fût politique, artistique, financier, peu importe. Tant mieux pour eux s'ils y croyaient, même s'ils échouaient. À son idée, c'était mirage, et, au bout du compte, douloureux. Multiplier les liens avec des idéaux ne pouvait aboutir qu'à forger plus de chaînes. Pour ne pas périr en tentant de secourir ceux qui se noient dans une mer démontée, le plus sûr était de rester sur la terre ferme. S'il y avait eu une chance de les ramener, bien sûr on y serait allé. Mais puisque l'entreprise était condamnée à l'avance, mieux valait ne pas bouger du rivage ; avec moins d'égoïsme que de sagesse réfléchie. En contrepartie, on trouvait l'inquiétude,

et surtout la solitude.

Bizarre comme ses rêves reflétaient souvent un manque : celui, par exemple, récurrent lui aussi, où il descendait dans la rue pour reprendre son auto, et où il errait indéfiniment sans pouvoir se souvenir du lieu où il l'avait parquée. Et cet autre, où il se trouvait dans une ville anonyme, d'un pays étranger dont il ignorait la langue, sans argent, avec l'idée obsédante d'un rendez-vous avec quelqu'un d'inconnu, dans un endroit non fixé. Et dire qu'il y a des gens qui font des rêves agréables !

Ainsi allait sa vie, de façon terriblement quotidienne, reconnaissait-il avec un effort d'honnêteté, mais sans grands heurts, sans drames, sans éclats. Il finissait par assimiler l'existence à la conduite d'une auto sur une autoroute encombrée : l'essentiel était évidemment d'éviter les heurts avec les autres véhicules, en gardant bien son couloir. Ainsi était-on à peu près tranquille : pas de vitesse ni de lenteurs excessives, prudence et attention. Bien sûr, on n'avait pas le temps de regarder le paysage, parce que les yeux n'allaient que de la route au compteur, au rétroviseur, et ainsi de suite. Pas le temps ni le goût de rêver ; impossible de quitter sa file pour sortir de l'itinéraire obligé et aller à la découverte. Pas drôle — mais pas dramatique non plus. Et de la sorte on évitait la plupart des accidents. Une jolie passagère à côté de soi aurait pu provoquer une distraction fatale. Des enfants aux places arrière, trop de bruit et d'ennuis. . .

Non, après tout, mieux valait être seul. Ce qu'il y avait au bout de la route, inutile de se torturer l'imagination pour le supposer : au bout de la vie, la mort ; même La Palisse le savait. Et comme disait Pascal quelque part, « on mourra seul ». Alors, autant s'y résigner dès maintenant. Pourvu que l'auto marche normalement, c'est à dire : pourvu que le corps ne cause pas trop d'inquiétudes, on pouvait continuer à rouler, à peu près confortable. Un séide d'Hitler avait jadis

déclaré que le nazisme, c'était entrer au pas, par quatre et en chantant, dans un tunnel dont on savait qu'il n'avait pas d'issue. À côté de cette lugubre conception de la vie, la sienne lui paraissait supportable : une route, au lieu d'un tunnel, pas de pas imposé ni de chant militaire, mais une solitude qui ne présentait pas que des inconvénients.

Tout en laissant aller de la sorte sa méditation, soigneusement limitée de toute ambition, il organisait à l'avance la façon dont il utiliserait la moitié de son congé qu'il avait choisi, pour cette fois, de prendre au mois de mai : moins de monde sur les routes, à part les Allemands omniprésents avec leurs Mercedes et leurs B.M.W., moins de gens aussi sur les sentiers, de ceux qu'on salue en les croisant et qui restent muets, avec juste un coup d'œil torve. Une preuve de plus qu'il valait mieux, dans l'existence, ne pas tenter de rapports avec autrui :

« Reste dans ta coquille et dédaigne, escargot,
 Cet humide parfum de rose et d'abricot ;
 Ta solitude sera douce si tu l'ornes
 De beaux rêves ; il pleut ; tu mouillerais tes cornes. . .
 Rentre tes cornes ; loin des éclairs et du bruit,
 Médite sur toi-même et dore tes pensées.
 L'orage fauche l'herbe et les feuilles froissées ;
 Il siffle et fait voler les ardoises du toit.
 Laisse le monde s'écrouler autour de toi. »^a

N'était-ce pas gentiment dit ?

Bon, mais restait à choisir les lieux où il irait se promener cette année. Pas dans l'habituel massif des Trois-Evêchés, en tout cas : ainsi lui serait épargné de tourner autour du site imaginaire de son rêve. Site qui n'existait pas, bien sûr, mais qui jouxtait pourtant la réelle vallée de la Bléone et le très réel village de Blégiers. Il irait ailleurs, chercher des

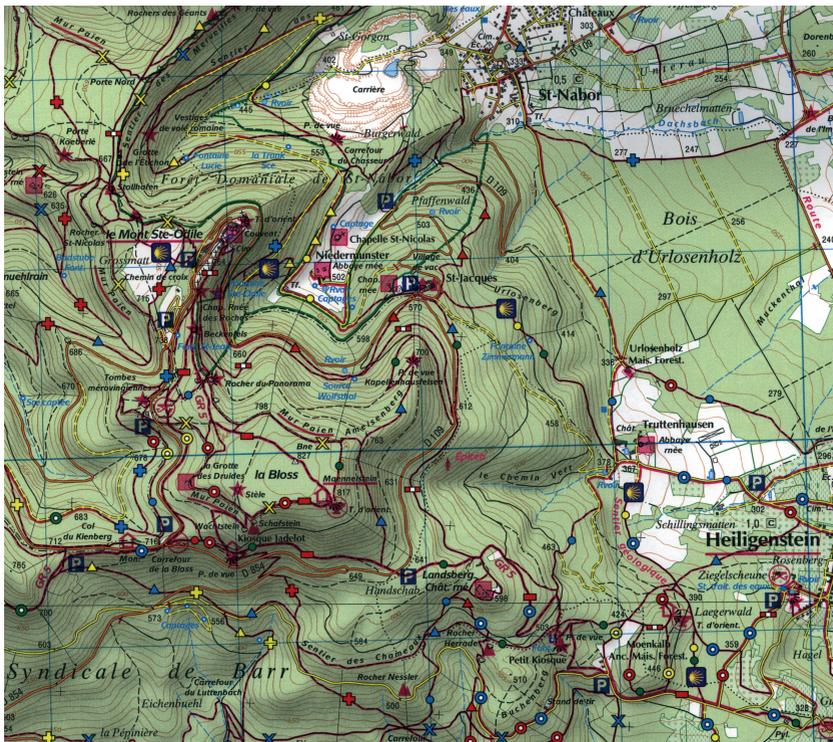
a. *La verdure dorée*, CIX. Tristan Derème.

paysages tout à fait différents. Le choix lui avait pris quelque temps, mais il trouvait toujours de l'agrément à examiner des buts possibles, à examiner méticuleusement les cartes au vingt millième, à lire les descriptions optimistes des guides. Et finalement, il s'était décidé et se trouvait jusqu'à présent enchanté de son choix.

Les jours précédents avaient été consacrés à gravir des éperons boisés pour atteindre des châteaux-forts en ruines, d'où la vue sur la plaine payait amplement la fatigue de courtes grimpées. Toute une série de noms cliquetait dans sa mémoire : Landskron, Morimont sur la colline du Oberlag, Nideck près de Oberhaslach, Flackenstein, et les trois tours d'Eguisheim, vestiges des châteaux de Weckmund, Wahlenbourg et Dögsbourg, et le Kintzheim, et Wasenbourg. Sans parler des sommets, le Hohneck et le Grand Ballon, termes qui faisaient sourire quand on pensait que leur ascension demandait une petite demi-heure de marche. Mais pourquoi faire la fine bouche ? Ces chaînes boisées dont les douces ondulations formaient des plans successifs jusqu'aux horizons embrumés avaient leur beauté propre, aussi étrangère qu'elles pouvaient être aux Alpes abruptes. Pays différent qui le surprenait, mais le séduisait lentement par une sorte de charme austère. Il suffisait d'être réceptif et de se laisser gagner.

Donc, content de son errance en cette contrée nouvelle pour lui, il avait décidé de consacrer le dernier jour de son congé à une visite à la montagne Sainte Odile^a ; non au monastère qui ne l'attirait aucunement avec son immense parking où cars et autos grouillaient comme des cloportes, mais à une marche dans la forêt vers le fameux mur païen dont les guides vantaient l'énorme périmètre et la structure en blocs cyclopéens. Beau temps, ma foi. Sans sac, il se sentait agréablement léger et n'avait qu'à suivre les excellents sentiers, fléchés et marqués de repères distinctifs par la

a. Voir la carte page 13.



Extrait de la carte IGN au 1 :25 000 3716 ET

méticulosité alsacienne.

Refusant d'emprunter les routes, il avait garé son auto un peu au dessus de Heiligenstein, laissé sur sa droite le château de Truttenhausen et le bois d'Urlosenholz, et suivi une piste qui s'élevait vers le Nord-Ouest. Les sapins, d'une sveltesse incroyable, haussaient leurs troncs droits comme des mâts de navires, cependant que leurs racines traçaient un réseau dense à la surface du sol. Le sous-bois était propre, aéré, on aurait dit amical. Sur les bords du sentier, de petites anémones mauves. Et s'il s'arrêtait un instant, les oiseaux qui surveillaient son passage, mais sans crainte, sachant qu'ils n'étaient pas menacés, reprenaient vite leurs occupations et leurs chants. Il se brossait en paix, comme la plaine vers laquelle il se retournait par moments pour apprécier l'altitude

qu'il gagnait en douceur : trois cents mètres à monter, c'était vraiment peu de chose. Pas de fatigue, pas de sac pesant à hisser, le corps tranquille et l'esprit en repos, que demander de plus ? En outre, l'agrément de ne croiser aucune cohorte de touristes bruyants et ceints d'appareils de photo pendouillant sur le nombril.

Et il souriait vaguement en se récitant un fragment de Claudel :

« C'est pourquoi vous tous qui venez ici demander
 la guérison de vos yeux souffrants,
 Vous tous, les obscurcis d'en bas, tout le peuple
 clopin-clopant,
 Batteurs de blé, batteurs de fer, cantonniers et
 joueurs de clarinette,
 Porte-besaces, porte-bâtons, porte-bandeaux et
 porte-lunettes,
 Enfants que l'on conduit par la main, tristes bu-
 reaucrates à visière,
 Vieilles sœurs des hôpitaux, soldats de la légion
 étrangère,
 Vous qui montez en chantant vers Odile entre les
 sapins... »

Et lui-même, dans quelle catégorie pouvait-il se ranger ? Il venait seul, silencieux parce qu'il détestait chanter, et surtout dans une forêt au beau calme. Ses yeux étaient en bon état et il n'avait rien à demander à Sainte Odile ni à sa source, vu qu'il n'y croyait pas. Rien à demander... sinon cette recherche imprécise, mais essentielle, qui était constamment la sienne, vers ce qui donnerait peut-être sa signification à son existence qu'il ne pouvait s'empêcher de trouver bien vide — comme la course de ce fameux rêve toujours égarée dans le chaos des blocs de grès et incapable de trouver le sommet, le vrai sommet qui seul aurait pu lui apporter son sens.

Il avait dépassé quelques ruines, à peine distinctes dans

un fouillis de végétation, dont sa carte lui avait appris qu'elles étaient tout ce qui restait du château de Landsberg, hésité un instant entre plusieurs sentiers, et s'était finalement décidé pour celui qui, en courbe de niveau, contournait un éperon et menait à Kapellenhausfelsen. Ces noms ! Jamais il ne s'y ferait. Chaque région a les siens, bien sûr, mais qui semblent refléter l'amour des habitants pour la beauté, ou le contraire. Pour les premiers, c'était, par exemple, Novalaise ^a, ou Artemare ^b ; pour les autres, le Mollard des Glapigneux ^c, le Merdaret ou la Pissarde ^d. Ici le cliquetis des sonorités empêchait de les retenir. Enfin, on n'y pouvait rien : il y avait même là une sorte d'étrangeté, pour lui, qui devait sembler toute naturelle aux Alsaciens.

Pendant que le sentier changeait d'orientation et de pente, remontait désormais un éperon plus raide, qui devait, selon la carte, se nommer Ameisenberg. Après tout, cela donnait un peu de lustre à une croupe autrement dépourvue de toute prétention. Et déjà, à une cinquantaine de mètres au dessus de lui, apparaissait le mur païen, dont aucun archéologue n'a encore pu découvrir les constructeurs, la date d'édification, ni même le but : militaire, religieux ? D'énormes blocs irréguliers, simplement posés les uns sur les autres, sans ciment, comme un puzzle de géants. Il savait que le périmètre dépassait largement une douzaine de kilomètres. Travail fabuleux, accompli avec quels moyens ? Très jolie l'explication par l'abondance de main d'œuvre. Mais il se figurait mal les Celtes ou toute autre tribu en train de jongler à mains nues avec des blocs de grès de plusieurs quintaux, comme ceux qu'il touchait maintenant de la main pour les escalader.

a. Près du lac d'Aiguebelette (Savoie).

b. Au pied du Grand Colombier (Ain).

c. Massif de Belledonne (Isère).

d. Nombreux ruisseaux ou cascades dans les Alpes du Dauphiné.

Sur le haut du mur, les pierres du parapet montraient les profondes entailles en queue d'aronde qui avaient servi à les lier les unes aux autres, à l'aide d'énormes chevilles, probablement en chêne. Parvenu désormais sur le plateau de la montagne Sainte Odile, il suivait le sentier, pratiquement horizontal, qui longe le mur. La forêt était splendide, d'une beauté dont chaque pas lui révélait un aspect nouveau. Le vent du Nord-Est murmurait dans les hautes branches, lui apportant soudain une senteur de fumée résineuse. En effet, une centaine de mètres plus loin, il passait à côté d'une cabane forestière devant laquelle brûlait un feu, entretenu par un groupe de garçons et de filles dont il entendait les rires et des bribes de conversation en langue étrangère. Aucun ne fit attention à lui, et il retrouva lui-même avec plaisir la solitude du sentier. La fidèle carte lui signalait tout près un de ces endroits qualifiés de point de vue avec un point bleu d'où partaient trois rayons.

Et en effet il déboucha presque aussitôt dans une clairière où les hauts sapins s'écartaient pour former une sorte de demi-cercle, tandis qu'à gauche le sommet du mur apparaissait à peine. Il monta sur un des blocs pour mieux voir le paysage. Lieu paisible, s'il en fût — et pourquoi éprouvait-il la sensation obscure et forte que quelque chose l'attendait là ? De quelle sorte, il l'ignorait ; menace ou promesse, comment savoir ? Mais, mais... voyons. Mais oui : c'était la clairière de son rêve, à laquelle il était si souvent monté. Ici, le trajet avait été tout autre, mais la clairière était la même, il la reconnaissait ; mieux, il la sentait avec son corps, son esprit, sa mémoire. Étrange chose, vraiment, que cette coïncidence du rêve et de la réalité, d'autant que le rêve avait précédé la réalité, et qu'en outre ce lieu lui était inconnu jusqu'à aujourd'hui. Inquiétant, non. Quel danger aurait bien pu l'attendre sur ces paisibles sentiers ? Son regard se porta à ses pieds, posés sur un bloc indestructible qui ne risquait

certainement pas de s'ébranler. Bon, inutile de se tracasser pour rien, mieux valait profiter de la vue.

Debout sur le mur, il savourait le vent froid et tonique, tout chargé de senteurs résineuses, qui montait de la plaine. En dessous de lui, à une centaine de mètres plus bas, travaillaient deux bûcherons dans une coupe à blanc : de robustes vosgiens, gros chandails et bonnets de laine, ils entassaient des broussailles pour les brûler. Le vent dissipait vite la fumée bleue. Plus loin, les petits villages, tout propres autour du clocher pointu de leurs églises, jalonnaient la route des vins, au pied des collines. Par delà la plaine, tout au loin, se devinait la barre sombre de la Forêt Noire.

Longtemps il resta là, absorbant le paysage par tous ses sens, reposé, pacifié, goûtant pleinement la saveur d'un de ces rares moments où l'on voudrait que le temps s'éternise ; une sorte de bonheur horizontal. Puis il revint à ses pensées : oui, étrange coïncidence que cette histoire de clairière. Mais dans son rêve elle ne constituait qu'une étape dans l'ascension vers un sommet toujours dérobé à sa quête. Ici, rien ne dominait le plateau de Sainte-Odile ; il n'y avait pas à chercher plus haut ni plus loin. Au contraire, il allait maintenant redescendre, probablement vers la maison forestière de Moenkalb, qui servait aussi d'auberge, selon une coutume fréquente en Alsace. En trois quarts d'heure il devait y parvenir, bien à temps pour le repas.

Bon : il descendit du mur et reprit le sentier vers le Sud. Tout en marchant, il sortit la carte de son blouson pour repérer son itinéraire et se mit à la déplier : voyons, c'était bien la moitié supérieure qu'il fallait regarder. Il butait contre le vent qui jouait avec la feuille et le gênait. À ce moment, une racine cachée dans l'herbe lui retint le pied : il tomba lourdement en avant, les mains embarrassées par la carte. Depuis le commencement des temps une dalle de grès attendait là et sa tempe gauche en heurta un angle aigu. Il perçut

seulement un immense éclair blanc, puis plus rien.

Au bout de quelques secondes de silence, rassurés, les oiseaux se remirent à chanter.